

Robert Merle théoricien et praticien de la politique-fiction

Pour que le « pas encore » devienne un « jamais »

Anne Wattel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/resf/795>

DOI : 10.4000/resf.795

ISSN : 2264-6949

Éditeur

Université de Limoges

Référence électronique

Anne Wattel, « Robert Merle théoricien et praticien de la politique-fiction », *ReS Futurae* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/resf/795> ; DOI : 10.4000/resf.795

Robert Merle théoricien et praticien de la politique-fiction

Pour que le « pas encore » devienne un « jamais »

Anne Wattel

Le choix de mes sujets est dicté par le fait que, vivant dans mon temps, étant un témoin de mon temps, très sensibilisé à l'histoire qui se déroule sous nos yeux, je raconte soit le passé, soit le présent, soit ce que j'imagine du futur. (Merle-Libermann, 1974, p. 6)

- 1 Il est un genre qui, comme l'indique en 1974 Marie-Françoise Allain, « pousse presque comme du chiendent aux États-Unis et en Grande-Bretagne » et « reste encore assez méconnu [...] en France » (Allain, 1974, p. 1) ; un genre hybride, à la fois utopie, anticipation, roman d'espionnage, qui, en pleine guerre froide, connaît un grand succès aux États-Unis, la politique-fiction. Robert Merle, « spécialiste en la matière », selon Jean-Pierre Andrevon, « produisit la première étude pensée du genre » (Andrevon, 1975). Dans un numéro spécial du *Monde*, en 1967, il se livre à la fois à la critique d'un certain nombre de romans américains que Claude Julien lui a transmis, « avec prière d'en rendre compte dans *Le Monde* » (ADR¹ 14), et propose une définition du roman de politique-fiction. Ce supplément au n° 7074 du *Monde* du 11 octobre 1967, se présente comme une étude sur double page, intitulée « Politique-fiction et angoisse planétaire », intégralement prise en charge par Robert Merle qui, en plus de l'encadré introductif, rédige pour l'occasion six articles différents : « Le roman présidentiel », « Les tentations de l'optimisme », « Les règles d'or de la politique-fiction », « L'utopie géographique ou la mauvaise conscience des libéraux américains », « La hantise atomique », « Le cinquième chef d'accusation ».
- 2 C'est également en 1967 que Merle publie son premier roman d'anticipation, de politique-fiction², *Un animal doué de raison*. Serge Lehman disait du terme « anticipation », tantôt utilisé comme synonyme de SF, tantôt pour s'y opposer, ou tout au moins s'en démarquer : « quand un mot est aussi versatile, c'est qu'il a mauvaise conscience »

(Lehman, 2012, p. 4-5). Nous dirons, pour compléter, que cette mauvaise conscience n'est pas tant dans le terme que dans sa réception : s'il est si versatile, c'est que le terme a mauvaise presse. Il suffit pour s'en convaincre d'observer la difficulté, voire la quasi impossibilité, de cerner la production merlienne. Pour décrire, pour tenter de circonscrire ses romans, la critique de l'époque recourt à l'addition, l'accumulation ou à la négation et c'est particulièrement le cas lorsqu'il s'agit de ses romans d'anticipation. *Un animal doué de raison*, pour Marc Bertrand, est une combinaison qui imbrique « le genre du roman "animal" avec le genre de la politique-fiction » (Bertrand, 1969) ; pour Yves Berger c'est un « livre foisonnant qui touche aussi au roman d'aventures, au roman politique, au roman d'espionnage, au roman satirique » (Berger, 1967) ; pour Étienne Lalou, dans *L'Express*, « C'est une fable [...]. C'est un conte philosophique [...]. C'est un roman de science-fiction [...]. C'est un roman d'espionnage [...] » (Lalou, 1967). Merle lui-même peine à le définir dans sa préface : mythe animal ? Oui et non. « Roman d'anticipation ? Science-fiction ? Superficiellement, oui. En fait, non » (ADR, 13). Il revendique le résultat, une œuvre hybride, puis signale la parenté d'*Un animal doué de raison* avec « un type de roman qui venait précisément de naître et de s'affirmer aux États-Unis par des livres de valeur » (ADR, 14), la politique-fiction. C'est cette appellation qu'il conserve par la suite³. Mais cette étiquette semble ne convenir que faute de mieux, comme il le note, toujours dans sa préface : « Est-ce que je tiens, avec la "politique-fiction", la définition que je cherche ? Pas tout à fait » (ADR, 14). Il faut dire, pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Andrevon, que c'était bien, en 1967, – et que ça reste – une appellation mal contrôlée, un « genre aux limites assez floues, genre un peu méconnu des masses et méprisé par les puristes, et qui n'a acquis ses lettres de noblesse que grâce, non pas à des livres, mais à un film : *Docteur Folamour* (bien sûr admirable) de Stanley Kubrick » (Andrevon, 1972).

- 3 Nous proposons ici d'analyser la manière dont Merle théorise et pratique la politique-fiction. Trois de ses romans relèvent de ce genre : *Un animal doué de raison*, 1967, *Malevil*, 1972, *Les Hommes protégés*, 1974. Nous limiterons toutefois notre étude au premier de ces romans d'abord parce qu'il fut publié l'année même où Merle proposa son étude du genre dans *Le Monde* ; ensuite, parce que *Un animal doué de raison* nous paraît être un « support adéquat », si ce n'est le meilleur, à cette étiquette de politique-fiction, ainsi que le notait Jean-Pierre Andrevon :

[...] seul le roman de Merle lui fournit un support vraiment adéquat. Encore suis-je guidé dans cette appréciation par l'interprétation qu'il me semble devoir donner à ce terme de politique-fiction non pas le sens restrictif de « fiction *politique* » (car alors n'importe quel roman d'espionnage en ferait aussi partie) mais celui, élargi, de récit à caractère politique distant du réel quotidien par un ou plusieurs éléments SF qui feraient alors office d'« éléments porteurs ». (Andrevon, 1972)

- 4 Et enfin, parce que l'anticipation politique dans *Un animal doué de raison* repose véritablement sur l'anticipation scientifique – l'écart avec le réel se creusant à partir d'une hypothèse scientifique – et l'étiquette « politique-fiction », parce qu'elle se veut le calque de « science-fiction », insiste sur cette parenté, ce qui est plus discutable concernant l'anticipation régressive et post-apocalyptique⁴ de *Malevil*. La parenté des *Hommes protégés* avec *Un animal doué de raison* peut sembler plus évidente, mais Merle s'amuse avec le genre qu'il « rocambolise » à l'excès ; l'œuvre signe parodiquement la fin de son exploration de ce type de roman.
- 5 L'anticipation merlienne, à l'exception notoire et bien tardive d'*Un animal doué de raison*, paru en Folio SF, fait partie de cette « anticipation non étiquetée SF », qu'aborde Irène

Langlet dans un article publié dans *La Quinzaine Littéraire* (Langlet, 2012). Pour autant, cela ne relève pas, selon nous, d'un mépris de Merle pour la science-fiction ou d'une quelconque peur de voir son œuvre dénigrée par cette parentèle comme le suggère Gérard Klein qui évoque « l'hésitation pudique, voire [...] la dénégation indignée d'écrivains confirmés, comme Robert Merle, qui écrivent indubitablement de la SF mais refusent de l'admettre. Serait-ce une tare ? » (Klein, 1977). Merle, en revendiquant le genre de la politique-fiction, ne cherche pas tant à se démarquer de la SF qu'à préciser les contours et les variantes de ce genre particulier qu'il explore, à commencer par une revendication de ce que, avec Gérard Klein, nous appellerons l'anticipation dans le présent (Klein, 2012). Pour Merle, dont les « Belles Lettres » ne retiennent en général que les deux premiers romans, *Week-end à Zuydcoote*, le Prix Goncourt 1949, et *La mort est mon métier*, se « convertir » à la politique-fiction ce n'est pas soudainement passer à autre chose, ce n'est en rien choisir la « pente facile ». C'est poursuivre, en déplaçant son angle de vue, l'exploration du présent ; c'est dire, encore et toujours, la hantise du demain au regard d'aujourd'hui et parce que le passé ne passe pas. Toute l'œuvre de Merle est historique. Avec *Week-end à Zuydcoote* et *La Mort est mon métier*, il fait « l'histoire du passé » ; avec *Derrière la vitre*, roman-reportage qui relate les événements du 22 mars 1968 à Nanterre, et *L'île*, qui s'inspire du peuplement de l'île de Pitcairn par les révoltés du Bounty mais qui est en fait une dénonciation de la guerre d'Algérie, il explore « l'histoire du présent » ; quant à ses œuvres de politique-fiction, c'est « l'histoire de l'avenir » (Merle-Libermann, 1974). Par ses œuvres, Merle entend bien penser l'histoire, c'est à dire écrire le monde contemporain, les grands événements et préoccupations de son temps ; historique, contemporaine ou anticipatrice, son œuvre s'inscrit dans un besoin d'appréhender son époque. C'est pourquoi il relie au présent le passé et l'à-venir, et explore l'histoire en marche. Pour Merle, anticiper, ce n'est pas couper les ponts avec l'esthétique réaliste, ce n'est pas explorer un « hors » ou un « au-delà » du monde, c'est envisager le présent de demain, le présent par demain, c'est explorer dans le présent les germes de demain. Merle, homme de gauche, compagnon de route du PCF⁵, est l'auteur d'une œuvre qui prend toujours racine dans les horreurs du monde, qui en prend acte ; une œuvre engagée, humaniste, qui dit aussi la foi dans le progrès.

- 6 Nous analyserons dans le cadre de cet article les deux grandes règles d'or de la politique-fiction, selon Merle : une anticipation de faible amplitude, un *near future*, qui permet d'instaurer une ou des variables minimales par rapport au présent de l'écriture ; une visée critique qui en fait un genre sérieux étroitement associé à « l'angoisse planétaire » qui étirent les hommes de cette seconde moitié du XX^e siècle. Mais Merle propose avec sa première œuvre de politique-fiction une version originale du genre, qui le démarque de la production américaine et confère à son œuvre une portée existentielle.

Variable *a minima*, présent *a maxima*

Si l'on compare aux livres de science-fiction, les romans de politique-fiction sont en général faiblement anticipateurs. C'est notre avenir immédiat qu'ils décrivent, celui qui sera le nôtre dans quatre, cinq, dix ans : autant dire demain. L'effet de choc pour le lecteur en est décuplé : c'est demain peut-être que, un condensateur ayant claqué dans un cerveau électronique, les bombardiers américains fonceront par erreur sur Moscou⁶. (Merle, 1967)

- 7 Avec ses romans d'anticipation, Merle s'inscrit dans une filiation, celle de Verne et de Rosny Aîné. Comme le précise Philippe Clermont dans un article centré sur le merveilleux

scientifique de Rosny Aîné, « le romancier peut introduire par la fiction des *variables* (ou des *perturbations*), à l'instar de ce que le scientifique peut faire dans la réalité d'une expérience rationnelle, et "observer" ce que celles-ci produisent sur les personnages et leur existence » (Clermont, 2010, p. 225). Merle, effectivement, insère des variables dans le monde tel qu'il est : il offre, dans *Un animal doué de raison*, la parole aux dauphins et observe ce que les hommes font de ce progrès. Ces variables qui, toujours, s'inscrivent dans notre monde, « dans le contexte politique de notre temps » (ADR, 13), perturbent l'ordre des choses et font de ces récits des « romans d'hypothèse »⁷, tels que les définissait Maurice Renard (Clermont, 2010, p. 230). Mais ces variables merliennes ne sont pas des inventions, elles ne relèvent pas à proprement parler de la fiction, elles sont, comme le précisait Roger Bozzetto à propos de l'anticipation « une simple exagération » (Bozzetto, 2003). Les variables insérées sont, chez Merle, des variations minimales par rapport au réel, au présent de l'écriture, elles sont cohérentes avec les connaissances contemporaines et par là-même dotées d'une forte vraisemblance de manière à ce que la possibilité de leur réalisation soit de l'ordre du plus que probable. L'objectif étant ensuite de décliner dans l'œuvre les conséquences de cette ou ces variable(s) dans le monde tel qu'il est⁸.

- 8 Dans *Un animal doué de raison*, Merle part des connaissances scientifiques de son époque et notamment des travaux du docteur Lilly, cétologue et neurologue américain qui, dès les années 60, travailla sur les capacités langagières des dauphins, sur une possible traduction des sifflements delphiniens en voyelles humaines, mais qui espérait faire accéder le dauphin à une maîtrise du langage articulé. Le point de départ de son œuvre est parfaitement réaliste, scientifiquement exact : il est possible, mais de manière limitée, de communiquer avec ces mammifères marins. Il envisage, dans la fiction, sa possible réalisation en allant jusqu'au bout de l'hypothèse du professeur Lilly. Comme l'indique l'auteur dans sa préface, il propose donc un « bond en avant » qu'il présente « comme en train de s'accomplir ». L'imagination, dit-il, « s'est ainsi donné le droit de prendre le relais des faits et de projeter l'avenir dans le présent » (ADR, 13). L'anticipation merlienne correspond parfaitement à la périphrase « être en train de » qui traduit l'aspect progressif : ce qui se déroule, dans l'avenir anticipé, trouve sa source dans un temps antérieur, le présent de l'auteur, qui en constitue la phase préparatoire, le moment initial qui a été dépassé. Ce que peint l'auteur, c'est un processus en cours dont les germes sont au cœur du présent. Car s'il anticipe dans *Un animal doué de raison* c'est, dit-il, « à cause des dauphins. Ils sont sur le point de parler » (Merle-Magnien, 1968). Le possible semble probable, et l'auteur se contente de mettre en scène l'imminent, c'est à dire ce qui, selon lui, est sur le point de se produire.
- 9 Ainsi *Un animal doué de raison* propose-t-il un glissement progressif vers l'anticipation. Au début de l'œuvre, le bond en avant n'est pas encore réalisé et la concordance entre le présent de l'écriture et le temps de la fiction semble parfaite. La possibilité d'une acquisition du langage parlé par les dauphins reste de l'ordre de la possibilité non réalisée et s'exprime par la conjecture, « les escalades de "si" » (ADR, 35) ; elle relève toujours du prodige tellement extraordinaire qu'il ne peut être que chimère. L'utilisation à des fins militaires de dauphins porteurs de bombes, de dauphins kamikazes, ne peut s'envisager encore que par la supposition et au mode conditionnel :

INFORMATEURS. — Supposons que nous arrivions à enrôler et à dresser des bandes nombreuses de dauphins et à les faire patrouiller dans les eaux du Pacifique ou de l'Atlantique. Grâce à leurs sonars, ils pourraient déceler [...]. Ils pourraient aussi

attaquer [...]. Ils pourraient même, le cas échéant, porter des bombes atomiques [...].
(ADR, 80)

- 10 Mais le futur peut s’immiscer en lieu et place du conditionnel : ce qui n’était pas va pouvoir devenir. Ainsi le professeur Morley, ayant foi dans les progrès scientifiques, opte pour un « quand » contre le « si », un futur contre le conditionnel : « Quand ils pourront parler [...] » (ADR, 66). Progressivement, la fiction installe donc, au cœur du réel, l’anticipation et le dauphin Fa passe du mot à la phrase à la page 219 (à peu de choses près au milieu du roman). Merle, plus proche d’un Verne que d’un Wells, n’invente donc pas la science mais s’en sert. Sa définition de la politique-fiction résume à elle seule tout cela : « Politique-fiction. De quoi s’agit-il ? Fondamentalement, d’une appréhension de la situation contemporaine qui, allant jusqu’au bout d’elle-même, se projette vers l’avenir » (Merle, 1968). Car l’auteur de politique-fiction a un objectif à atteindre : « Le romancier de politique-fiction a l’ambition de compléter l’historien. L’histoire part du passé et remonte vers le présent. La politique-fiction part du présent et monte vers l’avenir. » (Merle, 1967)
- 11 Dès lors, anticiper, pour Merle, ce n’est nullement imaginer un monde autre, penser une société totalement différente, c’est faire varier un, quelques, paramètre(s) du présent et, en cela, l’anticipation propose un maniement de l’hypothèse moins hardi que la SF en général⁹.
- 12 Ce n’est qu’en comprenant cette liaison étroite entre l’anticipation merlienne et le présent de l’auteur, que l’on peut mieux cerner pourquoi selon lui la politique-fiction nécessite un écart temporel réduit par rapport au réel. Car il le dit et le répète, ce genre romanesque se doit d’être faiblement anticipateur. Publié en 1967, le récit de Merle débute le 28 mars 1970 pour s’achever dans la nuit du 8 au 9 janvier 1973. Alors Merle anticipe¹⁰, certes, mais de peu, « et encore, je ne suis pas sûr d’anticiper vraiment » (ADR, 13), précise-t-il dans sa préface, tant il est probable que les faits évoqués dans le roman aient déjà une réalité qui n’est pas encore connue du public. Car, de fait, un futur si proche devient un possible présent. Merle précise d’ailleurs que ce roman est « à ce point immergé dans l’histoire contemporaine qu’il la devance même de quelques années » (Merle-Köves, 1972). Ces trois à six années anticipées ne sont donc pas une *uchronie*, un temps non a(d)venu et pas à venir, hors de portée car purement fictif, elles décrivent la société de demain née d’aujourd’hui, car, comme le dit Merle, « la situation politique que je décris est déjà acquise maintenant, elle est inscrite dans les faits » (Merle-Magnien, 1968). Merle ne prévoit pas le futur, il écrit le demain d’aujourd’hui.
- 13 Le fait que les romans de politique-fiction soient faiblement anticipateurs fait bien partie des règles d’or du genre :
- La nécessité pour le romancier de politique-fiction de partir du présent exclut qu’on puisse anticiper de vingt ou trente ans. Que sera la planète dans vingt ou trente ans ? Le réalisme artistique impose, tout autant que le respect des réalités politiques, une anticipation de faible amplitude.
- Une œuvre de politique-fiction donne au lecteur un sentiment gênant d’irréalité quand elle décolle par trop de la situation présente [...].
- Une œuvre de politique-fiction qui dépasse de trente ans la conjoncture actuelle tombe nécessairement dans la facilité de répéter le passé. (Merle, 1967)
- 14 Un bond en avant qui se chiffre en dizaines d’années fait, selon lui, que « la satire du passé l’emporte sur l’anticipation », comme c’est le cas dans *Quand les Chinois...* de Robert Beauvais, qui, imaginant en 1966 la France de 1998 occupée par les Chinois, réécrit 1940, son marché noir, ses collaborateurs. Une faible anticipation permet donc selon Merle de distinguer la politique-fiction de la SF, dont elle serait une déclinaison. Ainsi confie-t-il à

propos d'*Un animal doué de raison* : « C'est, en partie, un roman de science-fiction, mais ces romans, en général, ont besoin d'une anticipation lointaine. Ils aiment envisager l'an 2000 par exemple. Il leur faut une grande marge pour rêver à la société future, qui sera très différente de la nôtre. » (Merle-Magnien, 1968)

- 15 Dans l'article du *Monde*, l'auteur précise que si toute politique-fiction nécessite bien un décalage par rapport au réel, elle n'est cependant pas forcément anticipatrice : inscrite dans la double filiation de l'utopie¹¹ et du roman d'anticipation, elle peut opter pour deux types de projection, une projection dans le futur ou dans une utopie géographique :

De l'utopie, elle a gardé le principe d'une critique des institutions qui prend le déguisement d'une situation supposée, de personnages fictifs, parfois même d'un pays imaginaire.

Dans ce dernier cas, l'anticipation n'est pas nécessaire : puisqu'il s'agit d'un État qu'on cherchera en vain sur la carte. La situation politique imaginée n'a pas besoin d'être renvoyée dans l'avenir : la projection dans un espace mythique rendant inutile la projection dans le futur, l'allégorie géographique prend alors la place de l'anticipation. (Merle, 1967)

- 16 C'est le cas dans deux des œuvres américaines dont il rend compte, *Les Fourmis rouges*, (Sarkhan, 1965), de Lederer et Burdick et *The Zinzin Road* (1965), de Fletcher Knebel. Dans les deux cas, l'action est strictement contemporaine de la date de parution des œuvres, mais les lieux sont mythiques, le Sarkhan et le Kalya. Inversement, « [...] le décalage dans le temps devient nécessaire dès que l'auteur développe une hypothèse politique qui intéresse un pays réel » (Merle, 1967). Dès lors que la fiction se propose de faire varier un paramètre au sein même d'un pays existant, les auteurs optent alors pour l'anticipation, à la manière de Burdick et Wheeler dans *Point limite (Fail-Safe)*, 1962), de Knebel dans *Le président est fou (Night of camp David)*, 1965), de Irving Wallace dans *Le Numéro 4 (The Man)*, 1964), et de Merle lui-même qui, dans *Un animal doué de raison*, choisit comme cadre les USA contemporains et de 1970.

La peur ne se conçoit pas au présent

- 17 L'autre règle d'or de la politique-fiction – genre sérieux qui se doit d'avoir une portée politique – est clairement énoncée, elle aussi, par Merle, comme l'indique ce petit florilège, extrait du numéro spécial du *Monde* sur la politique-fiction :

La politique-fiction est une œuvre sérieuse qui suppose une documentation fouillée. Seules sont valables les œuvres de politique-fiction qui, reposant sur une analyse détaillée et précise de la réalité contemporaine, éclairent le présent par l'imagination de l'avenir.

[...] la politique-fiction n'est pas qu'un jeu littéraire. Elle se propose pour but de renseigner, d'avertir, de mettre en garde. Les œuvres qu'elle inspire émanent d'écrivains qu'il serait abusif de considérer comme « de gauche », au sens européen du terme. Mais, bien que leurs positions politiques soient parfois confuses ou naïves, ils appartiennent à une tradition libérale.

En tout cas, leurs livres sont lus, commentés, discutés. Ils exercent une influence.

En ce sens, on pourra dire que la politique-fiction joue aux U.S.A. un rôle politique non négligeable. (Merle, 1967)

- 18 Merle place la politique-fiction dans la lignée des grandes utopies et dystopies de la littérature, dans celle, satirique, de Swift. À plusieurs reprises dans le numéro spécial du *Monde*, il insiste sur la portée de la politique-fiction, sa fonction didactique. Elle doit renseigner, avertir, mettre en garde c'est dire qu'elle doit constituer une source

d'informations et donc puiser dans le présent et l'éclairer ; qu'elle doit se faire lanceur d'alerte et, en donnant à voir des dérives, permettre, autant que faire se peut, de les éviter. C'est en cela qu'elle est une œuvre sérieuse et ce sérieux se donne à lire dans le souci de documentation qui anime les auteurs de politique-fiction¹².

19 Ce sérieux se lit aussi au travers de la peinture socio-politique. L'objectif étant, comme le précise Merle, une critique des institutions telle qu'elle se pratiquait dans l'utopie, il importe donc de ne pas « décoller du réel » comme le font parfois les auteurs américains de politique-fiction. C'est ce que Merle reproche d'ailleurs, dans son article du *Monde* centré sur « l'utopie géographique », à Lederer et Burdick, auteurs de talent selon lui, mais qui, dans *Les Fourmis rouges*, aboutissent à une situation « dénuée de toute référence historique sérieuse » (Merle, 1967). La faible amplitude de l'anticipation rend plus prégnant en politique-fiction le lien entre fiction et réalité et, comme l'indique l'appellation même, pose le problème du rapport entre littérature et politique. La conversion de Merle à la politique-fiction n'est donc pas une conversion à un genre littéraire mais la continuité d'un projet, d'un engagement politique, celui d'un homme de gauche qui fait de son angoisse, de son espoir, face au monde qui est le sien, l'étoffe de sa pensée, la trame de ses romans, la substance de ses écrits. Si Merle est engagé, c'est en témoin percuté, dans le coup, un témoin du monde tel qu'il est, tel qu'il va. Or, lorsqu'on est « témoin d'ignominies ou d'injustices, si on ne proteste pas contre ces ignominies, on en est le complice. On est coupable de ces ignominies » (Merle, 1962). Le témoin Merle, par la politique-fiction, entend bien faire part de l'angoisse planétaire.

20 Une fois encore, Merle, pour préciser les contours de la politique-fiction, la confronte à la SF. Selon lui, une autre divergence de taille entre ces deux genres apparentés, tient à la réception et à l'impact exercé sur le lecteur. Quand la SF vise « la curiosité et l'émerveillement », la politique-fiction, elle, est l'expression de l'angoisse planétaire :

La science-fiction fait appel à la curiosité et à l'émerveillement. L'attrait que la politique-fiction exerce sur le lecteur américain repose sur un autre sentiment : elle apporte une réponse à ce que Jean Daniel appelle l'« angoisse planétaire ». On ne sait pas assez en Europe que le peuple américain est le premier effrayé par l'énorme puissance de destruction qu'il détient. Il vit constamment dans la crainte que ces forces terrifiantes puissent se déchaîner par erreur, ou à la suite d'un complot qui placerait à la tête du pays des dirigeants irresponsables. (Merle, 1967)

21 L'émotion que suscite la politique-fiction, l'effroi qu'elle génère face à ce qui sera, ce qui va être, doit servir de détonateur pour éveiller les consciences. Merle d'ailleurs rappelle dans son étude dans *Le Monde*, l'émoi suscité par la publication du *Fail-Safe* de Burdick et Wheeler en 1962 aux États-Unis, peu après l'affaire des missiles de Cuba. L'argument est simple : une machine se détraque et dès lors, il n'est plus possible de faire marche arrière, Moscou va être rasé de la carte par des avions américains. Pour éviter les représailles et l'escalade vers une guerre atomique, le président Kennedy de cette ère 1967 de fiction, n'a d'autre choix que d'opter pour « l'équilibre de la terreur » et sacrifier la ville de New-York qui sera atomisée par l'aviation américaine. Le retentissement de ce roman fut tel que le ministre de la Défense, McNamara, se trouva contraint de faire une déclaration sur les dispositifs de sécurité de la force nucléaire¹³. Comme l'indique le titre d'un des articles de Merle dans son étude sur la politique-fiction, la « hantise atomique » est une donnée fréquente du genre que Kubrick, en 1964, avec *Dr. Folamour*, adapté du roman de Peter George (Bryant), *Red Alert*, met parfaitement en scène. Et les romans de politique-fiction sont bien souvent des « romans présidentiels » :

Parmi les romans de politique-fiction, on notera avec intérêt le nombre important d'œuvres qui sont centrées autour de la personne du président des États-Unis. [...] c'est là un phénomène très explicable, puisque la politique-fiction répond à l'angoisse atomique : le président, chef de l'État le plus puissant du monde, décide seul de l'emploi de l'arme nucléaire. [...]

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le président, « en cas d'urgence », est donc bien seul à décider, et d'abord de l'urgence. Son pouvoir est terrifiant. Il tient dans ses mains à chaque minute la vie et la mort de la planète. (Merle, 1967)

- 22 Ce pouvoir exorbitant donne naissance à toute une littérature autour du président paranoïaque comme dans Knebel, *Le président est fou* [1965], du président sans conscience dans Scaevola, *68* [1964], ou du président pacifique victime d'un complot dans Knebel et Bailey, *Sept jours en mai* [*Seven Days in May*, 1962].
- 23 La politique-fiction veille à alerter l'opinion sur les dérives de certains choix politiques, sur l'envers du progrès, elle vise à maintenir en éveil « cette idée affreuse » : « l'homme pourrait être détruit par ses propres machines. Le cerveau électronique dépasse infiniment le frêle cerveau humain. Mais ses erreurs sont à l'échelle de sa puissance. Il est bon de savoir qu'une seule de ses défaillances pourrait détruire l'espèce humaine. » (Merle, 1967)
- 24 Cet objectif, être un lanceur d'alerte, cette liaison étroite entre politique-fiction et angoisse, expliquent chez Merle le recours à l'anticipation. Ces romans « répondent à la grande peur de notre temps. D'où l'anticipation nécessaire. Car la peur ne se conçoit pas au présent : elle est tournée vers ce qui vient. Les yeux de l'angoisse sont rattachés aux lendemains » (Merle, 1968). Voilà bien ce que Merle explore dans ses œuvres de politique-fiction, cette pensée inhumaine, « la perspective d'une terre qui, à la suite d'un grand cataclysme atomique, serait vidée de ses habitants faute d'être pour eux habitable »¹⁴ (*id.*). En s'adonnant à la politique-fiction, Merle anticipe la menace et propose ce que Hans Jonas nommait une « heuristique de la peur »¹⁵. L'œuvre de Merle toute entière est nourrie d'un trauma initial¹⁶, ce moment où Merle, happé par l'Histoire, est arraché à sa linéarité ; c'est une œuvre marquée par l'angoisse et qui porte le lourd héritage de la barbarie, de la terreur, du totalitarisme. Dans ses préfaces, l'auteur évoque cette angoisse qui l'étreint et dont il rend compte dans ses romans. C'est « l'angoisse qui menace l'existence des hommes sur notre frêle planète » (Merle, 1962, p. 11), « un sentiment d'angoisse quant à l'avenir de la planète » (ADR, 15). Et, quand le terme « angoisse » n'est pas employé, d'autres vocables disent la peur, l'effroi devant ce que l'homme est capable d'accomplir. Ainsi Merle utilise-t-il le terme « horrifié » pour indiquer son ressenti devant la Shoah et convoque-t-il, face à la puissance atomique et à l'aptitude de l'homme à détruire la planète, l'image de l'épée de Damoclès, sous la forme d'une « menace [...] suspendue sur nos têtes » (Merle, 1986, p. 8), rappelant que, « ce qui est en jeu, c'est la survie de l'espèce » (*ibid.*, p. 9). L'angoisse se décline au passé, c'est l'effroi de l'homme face à l'horreur qui fut ; elle se décline au futur aussi, c'est la difficulté à se projeter dans un monde qui porte en germe sa possible destruction. Comment dès lors vivre le présent ? On le voit clairement ici, le temps à venir est ressenti comme une menace ; mais il est espérance aussi, d'une conjuration de la menace. Ce que Merle explore avec la politique-fiction, c'est une « nouvelle sommation utopique à l'encontre des entreprises d'autodestruction de l'humanité » pour reprendre les termes de Miguel Abensour (Abensour, 2010).
- 25 Dans *Un animal doué de raison*, Merle analyse les mécanismes politiques qui pourraient mener à une troisième guerre mondiale. Pour ce faire, il prend appui sur le passé,

l'Histoire, et notamment l'épisode du Maine, qui déclencha la guerre hispano-américaine de 1898. L'USS Maine, un cuirassé américain, explosa le 15 février 1898 dans la baie de la Havane, à Cuba, faisant plus de deux-cent-cinquante victimes parmi les soldats américains. La cause de cette explosion ne put être déterminée. Prenant appui sur ce fait historique, Merle, dans son œuvre, fait exploser un navire de fiction, le *Little Rock*. Le lecteur apprendra que ce sont les dauphins, Bi et Fa, manipulés par les services secrets américains, qui ont placé sur ce dernier une charge atomique. La Chine est accusée, les tensions internationales sont telles qu'une troisième guerre mondiale paraît inévitable. Au « Remember the Maine », le cri de ralliement des partisans de la guerre en 1898, répond donc en écho dans l'œuvre de Merle un « REMEMBER LITTLE ROCK », sur pancarte et en majuscules. On se souvient que Hearst, directeur du *New York Journal*, faisait la chasse aux Espagnols en pleine guerre d'indépendance cubaine et réclamait vengeance contre ces derniers, accusés d'avoir orchestré la destruction du navire par une mine sous-marine. Les autorités espagnoles eurent beau nier toute implication, la croisade médiatique fit son office et la guerre contre l'Espagne fut déclarée. Même trame dans le roman de Merle, même déchaînement médiatique, voix multiples et cacophoniques, brouillant le vrai, et désignant à la vindicte, non pas l'Espagne, mais la Chine communiste cette fois.

- 26 L'angoisse planétaire, la hantise atomique colorent donc fortement l'œuvre de Merle. La foi en demain, la marche du progrès, le rêve de lendemains qui chantent ont fait long feu après la barbarie de la seconde guerre mondiale, après Hiroshima et Nagasaki. Et les tensions internationales de l'après-guerre, la guerre des blocs, froide, mais qui n'attend qu'une étincelle, l'actualité brûlante, sont donc les sujets de prédilection de la politique-fiction des années 60-70 qui met en scène un « pas encore » afin qu'il devienne un « jamais ».

Une politique-fiction à la française

- 27 Merle, par bien des points, s'écarte de la politique-fiction d'Outre-Atlantique. D'abord, il fusionne l'anticipation scientifique – en offrant la parole aux dauphins – et l'anticipation politique : c'est une variable, une hypothèse scientifique qui provoque les remous politiques, à la différence par exemple du *Numéro 4* d'Irving Wallace qui se limite à une hypothèse politique – c'est en effet la mort du président des États-Unis, et de ses deux successeurs hiérarchiques, le vice-président et le président du sénat, qui mène au pouvoir le président intérimaire du sénat, le numéro 4, Douglas Dilman, un sénateur noir.
- 28 L'autre divergence que l'on peut relever dans la conception de la politique-fiction a trait au dénouement des œuvres. On voit Merle critiquer à plusieurs reprises dans l'article du *Monde* les dénouements optimistes, les *happy end* de la politique-fiction américaine¹⁷. L'écrivain de politique-fiction appartient selon Merle à une tradition libérale. Mais les libéraux américains ont leurs limites. Dans l'article intitulé à juste titre « les tentations de l'optimisme », il explique que les œuvres de politique-fiction américaines pèchent par excès d'optimisme et ont toujours un arrière-goût de devoir patriotique.

[...] les œuvres de politique-fiction sont des romans qui « finissent bien ».

C'est que l'optimisme, en France ou en Europe, n'a pas la même signification qu'aux États-Unis. Chez nous, il est laissé, si on peut dire, au libre choix de l'individu. Il est le reflet de son tempérament ou de sa philosophie personnelle. Aux États-Unis, l'optimisme n'est pas optatif. Il a été élevé par la tradition à la hauteur d'une vertu morale et d'un devoir patriotique. Un bon américain ne doit jamais douter ni du

succès de sa propre vie ni de l'avenir radieux de son pays. Un pessimiste est *a priori* suspect. Il pense mal, ou, ce qui revient au même, il pense trop. [...]

Il y aurait, certes, quelque chose d'attendrissant dans les béates illusions selon lesquelles tout, y compris la misère, l'injustice et la ségrégation, finira par s'arranger dans le meilleur des mondes. Mais ce qui est moins acceptable, c'est que la pensée de l'Américain moyen, telle du moins qu'elle se réfléchit dans les œuvres de politique-fiction, franchisse si facilement le pas qui sépare l'optimisme du messianisme. (Merle, 1967)

- 29 À l'horizon, le progrès, dans le meilleur des mondes à venir. Les romans présentés dans le numéro spécial du *Monde*, trouvent *in extremis* une solution qui permet que les choses rentrent dans l'ordre, c'est à dire que rien ne change. Comme Merle le note :

La lucidité des libéraux américains montre ici ses évidentes limites. Leur courage aussi. Ils décrivent les flagrantes contradictions de l'idéologie politique des États-Unis mais en restant à l'intérieur du système et en s'en remettant à l'avenir du soin de les corriger. La politique-fiction se conçoit elle-même comme un avertissement. Elle peut être aussi un alibi. (Merle, 1967)

- 30 Jean-Pierre Andrevon, dans un article consacré à la politique-fiction, évoquait à ce propos en 1970 le « dédouanage » apparent dans la politique-fiction américaine qui tout à la fois expose la hantise du « cataclysme » nucléaire mais évacue toute possibilité d'une volonté politique :

Les États-Unis sont la cause de la guerre atomique, d'accord ; mais une cause par effets de hasard interposés, et non par une volonté politique ! [...] Dans *Sept jours en Mai* et dans *Docteur Folamour*, il ne s'agit que d'un général qui devient fou, à la stupeur indignée du reste du pays. Dans *Point limite*, c'est un appareillage électronique qui se dérègle ! Hypothèses somme toute très plausibles, mais finalement rassurantes : la guerre atomique est possible, bien sûr, mais ce ne peut être que l'effet d'un accident déplorable... (Andrevon, 1970, p. 26)

- 31 Merle n'est ni libéral, ni Américain. Pas de *happy end* dans *Un animal doué de raison*. Sevilla et sa compagne Arlette, guidés par le couple de dauphin Bi et Fa, fuient à bord d'une frêle embarcation, un pneumatique « filant à ras de mer dans la nuit noire » (ADR, 503). La troisième guerre mondiale est désormais imminente ; ne reste qu'un espoir, minime, celui d'atteindre Cuba et de parvenir à faire éclater la vérité sur l'explosion du *Little Rock*. Le roman reste ouvert sur un possible, « il n'y avait d'autre voie que l'espoir » (ADR, 505). « *Un animal doué de raison* est né de l'angoisse contemporaine et y répond, le visage tourné vers l'avenir. C'est pourquoi à proprement parler, le roman ne finit pas. Le passé seul est fini » (Merle, 1968). Pas d'optimisme béat donc, mais un regard acéré porté sur les États-Unis de la fin des années 1960 et leurs dérives, celui d'un homme de gauche. Il dénonce les pouvoirs exorbitants de la CIA, entre autres, apte à manipuler le « Président-prisonnier, le Président-instrument, le Président-otage, un Gulliver chez les Lilliputiens » (ADR, 395), un président lié, intoxiqué par des informations inexactes, et qui fait ce qu'ils veulent « comme ils l'ont fait pour John, en avril 61, dans l'affaire de Cuba » (ADR, 395). Il dénonce l'envahissement de la vie privée par les services secrets américains : et ses héros sont constamment scrutés, épiés même dans leur intimité à tel point que Sevilla, lorsqu'il en prend conscience s'exclame : « quel mépris pour les hommes, c'est comme s'ils nous observaient à la loupe, comme deux insectes » (ADR, 243). Il s'inspire du procès Oppenheimer pour mettre en scène les machinations des services secrets qui traquent dans le sillage du professeur Sevilla le moindre penchant communiste et veille à ce que le scientifique soit et demeure mis au secret, qu'on trouve la source des fuites auprès des Soviétiques. Il explore donc la question du rapport savant/État et le constat merlien ne peut qu'être angoissant car :

[...] ça ne peut jamais bien marcher entre le savant et l'État, jamais ! nulle part ! leurs points de vue sont trop différents, pour un savant, la science, c'est la connaissance, mais pour l'État, c'est autre chose, [...] pour l'État, la science, c'est la puissance, pour l'État, le savant n'est qu'un outil qu'il se paye pour atteindre à la puissance, et bien entendu, il attend de l'outil, puisqu'il le paye, une soumission totale aux buts qu'il poursuit, le savant se croit libre parce qu'il recherche la vérité, mais en fait, à son insu, il est enrégimenté, domestiqué, captif, [...] (ADR, 245).

- 32 L'heuristique de la peur s'accompagne bien ici d'une éthique de la responsabilité, systématique chez Merle qui, comme ses premiers héros, analphabètes en politique, fut tenté par l'indifférence avant d'opter pour l'engagement. Le héros de l'œuvre, Sevilla, un zoologue de renom, qui parviendra à faire parler les dauphins, refuse au début de se « préoccuper des applications pratiques de [ses] propres recherches » (ADR, 41), ce refus est un choix, un choix affirmé. Il est présenté comme un idéaliste uniquement préoccupé de ses recherches et coupé du monde (ADR, 81). À son jeune collaborateur, Michael, homme révolté qui s'engage contre la guerre du Vietnam, critique la politique américaine ouvertement, il dit : « en réalité je ne peux pas me payer le luxe de m'intéresser à la politique extérieure des États-Unis » (ADR, 165). Merle cependant permet à son héros d'évoluer au fil de l'œuvre : « il n'est plus politiquement aussi naïf », glisse Adams, l'agent secret, dans son rapport, et la « cécité voulue » (ADR, 237) qu'il pratiquait jusqu'alors à l'égard de l'utilisation militaire de ses recherches ne va pas durer. Vers la fin du roman, il choisit d'agir, de s'opposer, d'alerter l'opinion publique, de trahir aussi son pays. Il finit par « envisager sa responsabilité en tant que savant et en tant qu'homme », comme le précise Yves Thomas dans son analyse de l'œuvre (Thomas, 1968, p. 88).
- 33 Le roman est imprégné des sentiments mêlés que l'auteur éprouve envers l'Amérique, comme il l'indique dans sa préface, s'interrogeant alors : « À qui d'ailleurs la politique aventurée des dirigeants de ce grand pays ne donnerait-elle pas un sentiment d'angoisse quant à l'avenir de la planète ? » (ADR, 15)
- 34 La position la plus tranchée, dans l'œuvre, quant à la guerre du Vietnam, est offerte au personnage de Michael, le jeune cétologue : « Les agresseurs, maintenant, c'est nous » dit-il à son ami Peter, avant d'ajouter : « Et quand je dis maintenant [...] c'est une façon de parler. En fait l'expansionnisme américain date du début du siècle, je n'ai pas besoin de te rappeler nos guerres d'agression contre le Mexique et l'Espagne » (ADR, 203-204). Il poursuit en comparant la politique américaine à celle d'Hitler : « Ce que Hitler a essayé de faire avec un vocabulaire cynique et des moyens limités, nous sommes en train de l'accomplir au nom de la morale et avec des moyens énormes » (ADR, 204). Sur la question coloniale et l'argument de l'apport de « la civilisation aux peuples dont nous assumons la responsabilité » que lui oppose Peter, il répond, tranchant :
- Nous mettons à leur tête des dictateurs sanglants, et nous les maintenons dans la misère. [...] Les dollars vont aux dirigeants et la misère reste le lot du peuple. Regarde ce qui se passe dans les pays de l'Amérique latine. En faisant main basse sur leurs matières premières et en les inondant de nos produits nous condamnons ces peuples à stagner dans le sous-développement. (ADR, 204-205).
- 35 Michael parle comme Merle dans sa préface à *Moncada*¹⁸, il parle « comme un communiste » (ADR, 205). Il est, dans l'œuvre, le seul personnage totalement lucide, engagé, prêt au sacrifice pour ses idées. Il est celui qui réveillera la conscience de Sevilla.
- 36 Il reste un écart majeur à analyser entre la politique-fiction à l'américaine et celle de Robert Merle, un point qui, sans doute, confère à *Un animal doué de raison* cette profondeur qui peut faire défaut dans les romans qu'il évoque dans son étude sur le genre. Cet écart

n'est pas sans lien avec la question temporelle qui nous occupe. En effet, ces œuvres de politique-fiction dont il traite, si étroitement liées au présent et si « dans l'air du temps », sont très vite tombées en désuétude à la manière du roman d'espionnage¹⁹ dont Erik Neveu explique la crise par le contexte international : « Il est frappant de noter que cette littérature, dont l'essor coïncide avec les débuts de la guerre froide, subit un recul au moment précis où s'amorce une relative détente entre l'Est et l'Ouest » (Neveu, 1985, p. 24). Au reste, une anticipation de très faible amplitude leur confère une durée de crédibilité très réduite, une actualité par définition éphémère : les postulats qu'ils mettent en scène ont été rapidement avalisés ou invalidés et, quelques années après parution, ils n'anticipent plus guère, le temps de la lecture ayant rattrapé et dépassé le temps de la fiction. On pourrait se dire qu'il en va de même pour l'œuvre de Merle. Pourtant comme l'ont noté les critiques de l'époque, à la manière de Martine Monod dans *L'Humanité dimanche* : « il y a ici une dimension philosophique à laquelle le genre échappe habituellement, pour se cantonner dans le suspense atomique ou cosmique » (Monod, 1967). Merle s'inscrit, avec *Un animal doué de raison*, dans une tradition littéraire et philosophique, celle du roman animal qu'il rattache à *Cyrano* de Bergerac, Swift, Mac Orlan, Karel Čapek, Orwell, Vercors (ADR, 10). Sa variable scientifique, son hypothèse de départ – que l'animal et l'homme puissent communiquer par un langage articulé – ne sont pas uniquement les prétextes à une critique des choix politiques qu'ils entraînent, il s'agit véritablement de s'interroger, à la manière de Vercors dans *Les Animaux dénaturés* (1952), sur ce qui fait le propre de l'homme. En centrant sa politique-fiction sur la question du langage, Merle fait du logos le problème politique de l'œuvre. Le titre de l'œuvre, le nom du projet sur lequel travaille le célogue Sevilla, le projet Logos, renvoient explicitement à la définition aristotélicienne de l'homme. Comme Dos Passos, Merle, linguiste, professeur de littérature anglaise, met en scène le pouvoir de la parole et ses dérives. Par la technique du montage-collage de documents fictifs, par le simultanésisme permettant de saisir un monde comme totalité, à partir d'éclats, d'arrêts sur images, de zooms, soudain, sur l'un ou l'autre, sur un point ou un autre du continent américain, voire de la planète, par la multiplication de personnages secondaires – un cardinal Minuteman²⁰, le général George C. Curry, Paul Omar Parson, surnommé P.O.P., l'acteur Jim Crooner, ex-candidat à la Présidence, le philosophe Yougoslave Marco Llepovič, le matelot Joe Mac Clyde et la patriotique prostituée Sally Shute, etc. – par l'insertion de pancartes, d'extraits d'allocutions télévisées, l'évocation d'un article des *Izvestia* le quotidien russe, de celui de James Bedford publié dans le *New York Times*, Merle donne à entendre des voix multiples, diverses, internationales, médiatiques, voix d'intellectuels, de politiques, de religieux, ou du quidam qui réagissent face à l'explosion du *Little Rock*. Mais la polyphonie ici ne permet pas que s'exprime la polysémie : aux États-Unis, où les chaînes de télévision « vendent de la politique aux téléspectateurs comme elles leur vendent du savon » (ADR, 332), l'opinion publique est persuadée de la culpabilité de la Chine à 78 % selon un sondage Gallup et l'on réclame de plus en plus une réplique atomique immédiate²¹. C'est que, comme le note le philosophe Llepovič qui intervient dans la fiction avec le regard acéré d'un témoin extérieur :

Journaux, affiches, radios, chaînes de télévision – la force de la propagande guerrière est telle qu'elle peut éponger une demi-douzaine d'articles pacifistes sans en laisser aucune trace. La liberté de la presse est bien réelle, mais elle est inopérante. Dans un pays où tous les moyens d'information appartiennent à l'argent, la grêle voix de la vérité est vite étouffée par les grandes orgues du mensonge et de la confusion. (ADR, 383)

- 37 Merle dénonce ici les « faiseurs d'événement », les Hearst qui rêvent d'avoir leur Maine ; il dénonce la propension du langage à l'artificialité, la prolifération, l'hyperbolisation d'une ère des médias qui n'est pas une fiction mais renvoie bien au présent de l'auteur. Et face à ce langage qui tourne à vide et s'illusionne du plein, que l'homme utilise pour mentir, trahir, discréditer, tuer, il oppose la naïve croyance des dauphins qui, maîtrisant le langage articulé, sont persuadés d'être promus, d'accéder à un dire-vrai²². À la fin de l'œuvre, la delphine Bessie, Bi, déniée par les faits, reprochera aux hommes de dire « la chose qui n'est pas. » (ADR, 440).
- 38 À n'en pas douter, Merle dit la chose qui est : écho du passé, germes du présent, son roman ne se conjugue au futur que pour anticiper la menace, lancer l'alerte, et déjouer une fois encore l'angoisse de la cassure qui affleure. Il y a l'urgence d'un plus-jamais-ça chez cet auteur qui a toutes les audaces, se permet toutes les explorations : après avoir fourni une première personne au bourreau d'Auschwitz, il explore un genre qui n'a pas bon genre, il se « commet » avec la politique-fiction par choix, par nécessité aussi. Le temps du choc a passé. Après le compte rendu froid et terrible du passé (*Week-end à Zuydcoote*, *La mort est mon métier*), après la sidération, il faut désormais comprendre. Comprendre pour vivre, avec le passé, au présent, et pour conjurer la menace à venir. Comment les hommes en viennent-ils à s'exterminer ? Voilà la question qui sous-tend toute l'œuvre merlienne : qu'elle repose sur le passé, la Shoah, qu'elle dise le présent, la guerre d'Algérie sur une île en plein XVIII^e siècle, qu'elle mette en scène, par l'anticipation, la possibilité d'une 3^e guerre mondiale parfaitement d'actualité en 1967, l'œuvre merlienne cherche à explorer le propre de cet animal soi-disant doué de raison, l'homme. Au terme de notre étude d'*Un animal doué de raison*, au moins pouvons-nous affirmer avec Merle que le propre de l'homme est de dire ce qui n'est pas. Toujours il manipule le langage, s'ouvre un univers parallèle, fictif, mensonger, un lieu, un temps qui ne sont pas, comme Merle avec la politique-fiction, avec son « qu'advient-il si... ? ». Or la delphine Bi est troublée par les « si » de la langue : « Je n'aime pas les “si”, dit-elle, les choses sont vraies ou elles ne sont pas vraies. » (ADR, 322).
- 39 La politique-fiction merlienne peut paraître bien pessimiste, pourtant, elle dit l'espoir aussi, la confiance dans la capacité de l'homme à agir sur le présent, à agir dès à présent. C'est ce que, explicitement, l'auteur confie à Jean Libermann :
- Non, je n'envisage pas l'avenir avec pessimisme. Je l'envisage, je crois, avec lucidité. Dans une certaine mesure, cette lucidité est teintée de pessimisme, forcément. Mais je ne désespère pas de l'homme. Il doit pouvoir arriver à juguler les menaces et rendre ses semblables plus heureux.
- La partie n'est pas jouée. L'homme doit toujours lutter pour ne pas devenir un apprenti-sorcier délirant. Ses progrès scientifiques fantastiques ne vont pas de pair avec un progrès moral, ce qui est très menaçant. (Merle-Libermann, 1974, p. 5)

BIBLIOGRAPHIE

Abensour Miguel « Persistance de l'utopie », entretien réalisé par Sophie Wahnich, Vacarme, no 53, automne 2010, p. 34-37, version en ligne publiée le 8 novembre 2010, [En ligne], URL : <http://www.vacarme.org/article1955.html>, consultée le 13 septembre 2015.

Allain, Marie-Françoise, « Politique-fiction et satire de l'Amérique dans les romans de Robert Merle », *Le Monde diplomatique*, juin 1974, p. 21.

Andrevon Jean-Pierre, « Pourquoi la politique-fiction ? », *Horizons du fantastique*, n°12, Paris : éditions EKLA, 1970, p. 25-26.

Andrevon Jean-Pierre, « Un animal doué de raison », *Fiction*, n° 223, 1^{er} juillet 1972, disponible sur *Noosphere*, [en ligne depuis le 1^{er} mai 2002], URL : <http://www.noosphere.org/icarus/livres/niourf.asp?numlivre=-325462>, consulté le 10 septembre 2015.

Andrevon Jean-Pierre, « Les Hommes protégés », *Fiction*, n° 254, 1^{er} février 1975, disponible sur *Noosphere*, [mis en ligne le 1^{er} décembre 2003], URL : <http://www.noosphere.org/icarus/livres/niourf.asp?numlivre=-317686>, consulté le 6 septembre 2015.

Beauvais Robert, *Quand les Chinois...*, Paris : Fayard, 1966.

Berger Yves, « Anticipation sur les Dauphins : Un animal doué de raison de Robert Merle », *Le Monde des livres*, n° 7122, 6 décembre 1967.

Bertrand Marc, « L'année littéraire 67-68 », *The French Review*, vol. 42, n° 4, mars 1969.

Billy André, « Un animal doué de raison, ce n'est pas l'homme », *Le Figaro*, 18 décembre 1967.

Bozzetto Roger, « Et si l'on définissait les territoires de la Science-Fiction », *Quarante-deux*, avril 2003, [en ligne], URL (consulté le 17 septembre 2015) : <http://www.quarante-deux.org/archives/bozzetto/ecrits/definition/territoires.html>

Brin David, *Marée stellaire [Startide rising, 1983]*, traduit de l'américain par Gérard Lebec, Paris : Gallimard, 2008, coll. « Folio SF ».

Burdick Eugène et Wheeler Harvey, *Point limite, [Fail-Safe 1962]*, traduit par Jean Rosenthal, Paris : Laffont, 1963.

Burdick Eugène et Lederer William J., *Les Fourmis Rouges, [Sarkhan 1965]*, traduit par Claude Durand, Paris : le Seuil, 1966.

Clermont Philippe, « Naturalisme et pseudo-réalisme du merveilleux scientifique de Rosny aîné », in Philippe Clermont, Arnaud Huftier et Jean-Michel Pottier (dir.), *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Lez-Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes, 2010, p. 223-240.

Curval Philippe, « La petite chronique de nuit », *Galaxie* 145, juin 1976, disponible sur *Quarante-deux*, [En ligne], [consulté le 17 septembre 2015], URL : <http://www.quarante-deux.org/archives/curval/chronique/galaxie/145.html#a6>

Dubois Claude-Gilbert, « Qu'advient-il si... demain redevient avant-hier ? Expérimentations de politique-fiction dans *Malevil* (1972) de Robert Merle », in Michel Pratt, Alain Sebbah (dir.), *Fictions d'anticipation politique, Eidolon*, n° 73, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, novembre 2006.

- Jonas Hans, *Le Principe responsabilité, Une éthique pour la civilisation technologique*, [1979], Paris : Flammarion, 1998, coll. « Champs ».
- Klein Gérard, « Le Procès en dissolution de la Science-Fiction, intenté par les agents de la culture dominante », dans le cadre du dossier *La Science-Fiction par le menu* de la revue *Europe*, 1977, disponible sur *Quarante-deux*, [en ligne], URL (consulté le 13 septembre 2015) : http://www.quarante-deux.org/archives/klein/divers/le_Proces_en_dissolution_de_la_Science-Fiction/
- Klein Gérard, « Le temps dans la Fiction. Le Roman de l'avenir et l'anticipation dans le présent », *La Quinzaine Littéraire*, n° 1066, du 1^{er} au 31 août 2012, p. 12-13.
- Knebel Fletcher, et Charles W. Bailey II, *Sept jours en mai*, [Seven Days in May, 1962], traduit de l'américain par Jeanne Fournier-Pargoire, Paris : Fayard, 1963.
- Knebel Fletcher, *Le président est fou*, [Night of camp David, 1965], traduit de l'américain par Gilbert Vivier et Jean-Gérard Chauffeteau, Paris : Stock, 1966.
- Knebel Fletcher, *The Zinzin Road*, Garden city, New York : Doubleday and co, 1966.
- Lalou Étienne, « Robert Merle a visé juste », *L'Express*, n° 860, 17 décembre 1967.
- Langlet Irène, « N'appartient pas du tout au genre de la science-fiction », *La Quinzaine Littéraire*, n° 1066, du 1^{er} au 31 août 2012, p. 7.
- Lehman Serge, « L'anticipation à coups de marteau », *La Quinzaine Littéraire*, n° 1066, du 1^{er} au 31 août 2012, p. 4-5.
- Merle Robert, « Je suis un écrivain engagé », *Droit et Liberté*, revue mensuelle du MRAP, n° 211, juillet-août 1962, p. 7 puis 11.
- Merle Robert, « Politique-fiction et angoisse planétaire », *Le Monde*, supplément au n° 7074, 11 octobre 1967, p. IV-V.
- Merle Robert, Lettre à E. M. Magnien, archives privées Robert Merle, 1968.
- Merle Robert, Lettre de 22 mars 1968, archives privées Robert Merle.
- Merle Robert, Lettre à Madame Köves, Budapest, archives privées Robert Merle, 1972.
- Merle Robert, *Un animal doué de raison*, [1967], Paris : Gallimard, 1972, coll. « Folio ».
- Merle Robert, Lettre à Jean Libermann (*Presse Nouvelle Hebdo*), archives privées Robert Merle, 2 juillet 1974.
- Merle Robert, *L'Île*, [1962], Paris : Gallimard, 1994, coll. « Folio ».
- Merle Robert, *Le jour ne se lève pas pour nous*, [1986], Paris : LGF, « Le Livre de Poche », 1997.
- Monod Martine, « Un animal doué de raison », *L'Humanité Dimanche*, 10 décembre 1967.
- Neveu Erik, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris : presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985.
- Pierre Rolland, « Un animal doué de raison », *La nouvelle Critique*, mars 1968, p. 23-27.
- Pratt Michel, Sebbah Alain (dir.), *Fictions d'anticipation politique, Eidôlon*, n° 73, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, novembre 2006.
- Scaevola Peter, 68, New York : Norton, 1964.
- Thomas Yves, *Civilisation, violence et engagement dans les romans de Robert Merle*, Faculty of Graduate Studies, University of Manitoba, décembre 1968.

Wallace Irving, *Le Numéro 4*, [*The Man*, 1964], traduit de l'américain par Jean Capella, Paris : Laffont, 1965.

NOTES

1. Notre étude portant majoritairement sur *Un animal doué de raison*, que nous aurons souvent l'occasion de citer, le titre sera abrégé comme suit et les paginations entre parenthèses renverront à l'édition référencée dans la bibliographie. Ex : (ADR, 12).
2. C'est en lisant ces romans d'Outre-Atlantique et en préparant son article pour *Le Monde*, que Merle découvre qu'avec *Un animal doué de raison*, qu'il vient juste d'achever, il a « fait », sans le savoir, depuis deux ans, de la politique-fiction. Car tel est le nom de ce genre nouveau auquel, sans le vouloir, [il] avai[t] sacrifié » (ADR, 14).
3. Notons quelques variantes à cette appellation : Merle qualifiera *Les Hommes protégés*, de « socio-fiction » (Merle-Libermann, 1974, p. 1). Quant à l'inclassable et métaphysique *Madrapour* de 1976, Philippe Curval le qualifie de « mystique-fiction » (Curval, 1976).
4. Irène Langlet note d'ailleurs, à propos des fictions post-apocalyptiques : « [...] elles puisent leur ressort narratif dans la survie, et doivent faire fonctionner l'anticipation sur l'évidence d'une lassitude horrifiée. Leur système d'idées en devient, du coup, plus puissant (car adossé à des techniques moins codées) que les dystopies de politique-fiction, pourtant plus immédiatement en prise avec notre réel » (Langlet, 2012).
5. C'est tardivement que Merle, qui se qualifiait d'« analphabète en politique » jusque dans l'immédiat après-guerre, s'engage politiquement. Il le fait tout d'abord au début des années 50 au sein du Comité rennais pour la solution pacifique du problème allemand et s'implique fortement contre la CED, la Communauté Européenne de Défense. Il adhère ensuite à la Nouvelle Gauche de Claude Bourdet avec laquelle il rompra en 1957. Par la suite, sans s'affilier, il milite sans relâche pour l'union de la gauche et défend farouchement le programme commun signé en 1972. C'est tardivement qu'il adhère au PCF, en 1974, à soixante-six ans. Franc-tireur, qui reconnaît la filiation mais refuse de museler sa liberté de parole, Merle n'aura de cesse de dénoncer le totalitarisme et l'hégémonie russe et sa prise de position publique contre l'invasion de l'Afghanistan en 1979 lui vaudra l'excommunication, comme il le dit lui-même.
6. Notre objectif étant principalement de faire connaître (ou de remémorer) cette première étude du genre publiée par Merle dans *Le Monde*, nous faisons le choix d'en citer de longs extraits.
7. Cette prédominance de l'hypothèse et l'articulation particulière qu'elle instaure entre les catégories temporelles est parfaitement mise en évidence dans le beau titre de l'article que Claude-Gilbert Dubois consacra à *Malevil* : « Qu'advient-il si... demain redevient avant-hier ? [...] » (Dubois, 2006).
8. Certains critiques, à la manière de Rolland Pierre dans *La Nouvelle Critique*, reprocheront d'ailleurs à Robert Merle de ne proposer avec *Un animal doué de raison* qu'une « semi-fiction qui, d'une part, est prolongement du réel ; et qui d'autre part, choisit pour terrain de connaissance le monde réel ». (Pierre, 1968, p. 27)
9. Une comparaison entre l'œuvre de Merle et, par exemple, le *space opera* de David Brin, *Marée stellaire* [*Startide rising*, 1983], serait éclairante à ce propos et permettrait de souligner toute la différence entre la politique-fiction de Merle, le *near future*, et la SF américaine. Brin en effet, qui met également en scène le dauphin à nez de bouteille, envisage en 2489 la possibilité d'une nouvelle espèce, les néo-dauphins, modifiés génétiquement, et aptes à s'exprimer dans un langage articulé. Il propose donc une hypothèse bien plus hardie que celle de Merle, envisageant une « élévation », la possibilité pour une espèce moins évoluée d'accéder à un haut niveau de civilisation et de dépasser des barrières considérées comme infranchissables entre espèces. Cette élévation de toute une espèce est bien l'antithèse de l'élevage, du dressage mis en scène dans

l'œuvre de Merle qui dénonce l'utilisation purement utilitariste et militariste des dauphins par les hommes. Cette divergence peut s'observer également dans le traitement de la question langagière : au langage sifflé des dauphins (le primal chez Brin), à leur aptitude à s'exprimer en anglais (ou anglique, dans le *space opera*), déjà présents chez Merle, Brin ajoute une maîtrise poétique du langage avec le Ternaire, proche du Haïku japonais, « une forme d'expression plus détendue liée à l'imagerie poétique et aux préoccupations intimes » (Brin, 1983, p. 225). Mais, comme chez Merle, l'acquisition par le dauphin de l'anglais/l'anglique, langue de compromis entre l'homme et le cétacé, qui permet d'accéder à la rationalité humaine, reste sujette à interrogation : n'est-ce pas là un « cadeau empoisonné » (*Id.*) ?

10. Cette faible amplitude d'anticipation se retrouve dans *Malevil* (publié en 1972, et dont le récit débute en 1977, s'achève en 1980) et dans *Les Hommes protégés*.

11. Merle la place dans la filiation de Thomas More, Swift et Orwell.

12. Merle note d'ailleurs que les écrivains qui s'adonnent à la politique-fiction sont des « professionnels », anciens reporters ou professeurs de sciences politiques comme le sont par exemple Wheeler et Burdick. Merle lui-même insiste sur l'importante documentation qu'il a amassée sur les dauphins auprès d'éminents cétologues, Paul Budker et René-Guy Busnel auxquels il dédicace son œuvre ; il insiste sur l'aspect documentaire de son œuvre, sur la véracité des faits évoqués et son roman lui-même se présente comme une compilation de documents fictifs divers et variés qui créent l'illusion du vrai : extraits du journal du zoologue de fiction, Sevilla, transcription de conférence de presse, articles, rapports d'expériences, etc. Loin d'être un effet de style, cette allure documentaire confère à l'œuvre un ancrage dans le réel renforcé par la convocation de grands noms de la cétologie, d'expériences réelles au sein même du roman. Il s'agit de mettre en place un véritable contrat avec le lecteur, ce que Alain Sebbah nomme un « contrat de créance », en mêlant habilement aspect documentaire et pure fiction.

13. « Nous sommes conscients du danger de voir éclater une guerre accidentelle. Nous pensons que notre système actuel comprend des dispositifs de sécurité tels que notre énorme force nucléaire restera en toute circonstance sous le contrôle des autorités constituées. Mais nous n'en continuons pas moins à poursuivre nos recherches et nos efforts pour nous assurer d'avoir toujours les moyens d'éviter une pareille catastrophe », cité sur le rabat de la jaquette de Eugène Burdick et Harvey Wheeler, *Fail-Safe*, Robert Laffont, 1963.

14. Pour rappel, dans *Malevil*, c'est une bombe propre, au lithium qui, au seuil du roman, anéantit le monde au point qu'il n'y a plus rien, plus personne, sinon ceux de *Malevil*, une vieille femme, six hommes et pas l'ombre d'une femme fertile pour espérer assurer la survie de l'humanité ; dans *Les Hommes protégés*, une épidémie d'encéphalite élimine le premier sexe dont il ne reste que peu de spécimens. Les femmes prennent le pouvoir.

15. « Qu'est-ce qui peut servir de boussole ? L'anticipation de la menace elle-même ! C'est seulement dans les premières lueurs de son orage qui nous vient du futur, dans l'aurore de son ampleur planétaire et dans la profondeur de ses enjeux humains, que peuvent être découverts les principes éthiques, desquels se laissent déduire les nouvelles obligations correspondant au pouvoir nouveau » (Jonas, 1979, p. 16)

16. L'angoisse merlienne prend pied dans le trauma de la captivité du sergent qu'il fut pendant la guerre, enclavé en pleine débâcle dans la poche de Dunkerque et jeté en stalag. Cette angoisse-là se dit chez Merle par la psychose du barbelé, par l'espace claustrophobe qu'il met en scène dans ses œuvres, véritables romans de la clôture, et par la trame même de ses intrigues qui disent l'événement, la rupture et la nécessité de restaurer une temporalité dans un monde en déroute car quelque chose dans le liant a cédé que Merle, dans l'anticipation, tente de rejouer, déjouer, comprendre.

17. À l'inverse, il fait l'éloge de *Fail-Safe* qui n'a pas « sacrifié à un optimisme de commande » (Merle, 1967)

18. L'œuvre historique de Merle, *Moncada. Premier combat de Fidel Castro*, relate l'attaque, le 26 juillet 1953, du quartier Moncada, une caserne occupée par un millier d'hommes, par le *Movimiento*, le mouvement de Castro qui espère réussir à s'emparer d'armes. Un premier combat manqué.

19. La parenté entre la politique-fiction et le roman d'espionnage est indéniable. Erik Neveu note d'ailleurs dans son étude de ce dernier que Claude Rank, auteur populaire, considéré comme un maître du roman d'espionnage français, et dont la production visait un extrême réalisme, définissait son style comme « politique-fiction ». Il visait à « évoluer constamment avec l'actualité. Ne pas être asservi par elle mais s'en servir. Dépaysier, distraire, passionner, faire jaillir la polémique » (préface du *Grand rush*, Fleuve noir, 1967, cité par Neveu, 1985, p. 21)

20. On notera dans cette galerie de personnages fictifs tout l'humour de Robert Merle : Minuteman désignant l'homme qui prend les armes dans la minute en référence aux miliciens des treize colonies, et aussi le premier missile intercontinental de 1960, un nom bien militariste pour un cardinal qui, fidèle à son patronyme, s'appuie sur la Genèse pour en appeler à « une pluie de soufre et de feu » (ADR, 371) sur les Chinois ; George Curry est le nom d'un lieutenant des Rough Riders de Roosevelt qui ont combattu lors de la guerre hispano-américaine...

21. La critique de droite d'ailleurs dénonça abondamment l'anti-américanisme de l'auteur. André Billy dans le *Figaro* notait que, à en croire Merle, « aux EU, tout le monde est réactionnaire, patriotard et belliciste » (Billy, 1967).

22. Sur la portée éthique, politique et morale des romans animaliers de Merle, nous renvoyons à notre article : « La souffrance de l'animal dénaturé chez Robert Merle », in Desblache Lucile (dir.), *Souffrances animales et traditions humaines : rompre le silence*, Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2014, p. 187-197 ; ainsi qu'à notre communication : « Des animaux doués de raison ? Du vrai et de l'imaginé dans le roman de Robert Merle », Colloque international « Histoire(s) naturelle(s) des animaux dans la littérature française (XIX^e-XXI^e siècles) », organisé par Alain Romestaing et Alain Schaffner, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 5-7 février 2014 (à paraître, 2016).

RÉSUMÉS

Dans les années soixante-dix, et en pleine guerre froide, se développe dans les pays anglo-saxons, un genre méconnu et souvent qualifié d'« hybride », la politique-fiction. Robert Merle sera le premier français à se faire critique, théoricien – et praticien – de ce genre. Dans un numéro spécial du *Monde*, daté d'octobre 1967, et alors même qu'il vient d'achever son roman *Un Animal doué de raison*, il présente les règles d'or de la politique-fiction : une anticipation de faible amplitude permettant d'instaurer une ou des variables minimales par rapport au présent de l'écriture ; une visée critique qui en fait un genre sérieux, lanceur d'alerte et révélateur de l'angoisse planétaire qui étirent l'homme de cette seconde moitié du XX^e siècle. Mais la politique-fiction merlienne se démarque de la production américaine : elle repose sur une anticipation scientifique ; elle se refuse à l'optimisme de commande, au *happy end* ; et aussi, surtout, elle possède une portée philosophique qui assure sa pérennité.

In the 70's, in the midst of the Cold War, a literary genre, both disregarded and often described as "hybrid", – political fiction – develops in Anglo-Saxon countries. Robert Merle is the first literary critic, theorist and practitioner of this genre in France. As he has just finished his novel *The Day of the Dolphin*, Merle lays out, in a special issue of *Le Monde* in October 1967, the golden rules of political fiction: a short-term anticipation which introduces one or several minor variables, a

critical vision in keeping with a serious genre, which reveals and alerts against the planetary anguish that grips mankind in the second half of the twentieth century. But Merle's political fiction differs from its American counterpart: it is based on scientific advance; it rejects all false and artificial optimism, all happy endings; and, first and foremost, it has a philosophical reach that makes it long-lasting.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : xxe siècle

Mots-clés : Merle Robert ; anticipation ; politique-fiction

AUTEUR

ANNE WATTEL

Anne Wattel est agrégée et enseigne dans le secondaire. Elle vient de soutenir une thèse de doctorat portant sur l'œuvre romanesque de Robert Merle, sous la direction de Nelly Wolf, à l'Université de Lille 3 – Charles de Gaulle (EA 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue). Elle a publié plusieurs articles sur Robert Merle.